



RAY BRADBURY

451



radiofrance

FAHRENHEIT 451

Fahrenheit 451

de Ray Bradbury

Traduction de l'anglais (États-Unis) par Jacques Chambon et Henri Robillot, publiée chez Denoël

Alexandre Plank réalisation

Quentin Sirjacq musique originale

Pauline Thimonnier adaptation

Pascal Rénéric : Montag

Xavier Gallais : Beatty

Judith Chemla : Clarisse

André Wilms : Faber

Emmanuel Matte : Granger

Philippe Beautier : Black

Slimane Yefsah : Stoneman

et la voix de **Sarah Blamont**

Quatuor Ellipse :

Lyodoh Kaneko premier violon

Young-Eun Koo second violon

Allan Swieton alto

Marlène Rivière violoncelle

Musiciens improvisateurs :

Arnaud Lassus percussions

Julien Loutelier batterie

Yoann Durant saxophones

Vincent Taurelle claviers

Quentin Sirjacq claviers

Youen Cadiou contrebasse

Anthony Capelli sound design

Élodie Fiat bruitages

Louise Loubrieu assistante à la réalisation



Ray Bradbury

Raymond Douglas Bradbury dit Ray Bradbury, né le 22 août 1920 à Waukegan dans l'Illinois et mort le 5 juin 2012 (à 91 ans) à Los Angeles en Californie, est un auteur prolifique. On lui doit cinq cents nouvelles, une trentaine de romans, des contes, des poèmes, mais aussi de nombreuses pièces de théâtre et des scénarios (notamment l'adaptation de *Moby Dick* réalisée par John Huston). Il est particulièrement connu pour ses *Chroniques martiennes*, écrites en 1950, *L'Homme illustré* ou *Les Pommes d'or du soleil*, recueils de nouvelles parus dans les années 50, et surtout *Fahrenheit 451*, roman dystopique publié en 1953, adapté et réalisé au cinéma par François Truffaut en 1966, qui se classe parmi les œuvres cultes de l'anticipation. S'il est reconnu comme le maître incontesté du récit de science-fiction, Ray Bradbury ne se considérait pas réellement comme tel et déclare dans un entretien en 1999 : « Avant tout, je n'écris pas de science-fiction. J'ai écrit seulement un livre de science-fiction et c'est *Fahrenheit 451*, basé sur la réalité. La science-fiction est une description de la réalité. Le fantastique est une description de l'irréel. Donc les *Chroniques martiennes* ne sont pas de la science-fiction, c'est du fantastique. » En 2002, il reçoit la médaille de la National Book Foundation, puis la 2193^e étoile du Walk of Fame à Hollywood. Le 22 août 2012, la Nasa nomme en son honneur l'atterrissage effectué par le robot Curiosity sur Mars : *Bradbury Landing* (« Zone d'atterrissage Bradbury »).

« MARY BRADBURY ÉCHAPPA DE JUSTESSE AU BÛCHER »

Ray Bradbury, extraits de *Burning Bright* (« De l'étincelle à l'incendie »), 1993.

« En 1950, étant relativement pauvre, je n'avais pas les moyens de m'offrir un bureau. Un après-midi, alors que je flânais sur le campus de l'Université de Californie, j'entends un bruit de machines à écrire sous mes pieds. Je pars en exploration. Et avec un cri de joie, je découvre une salle dactylo où, pour dix cents la demi-heure, on pouvait s'installer et écrire sans qu'un véritable bureau soit nécessaire.

Je m'installe, et trois heures plus tard je m'aperçois que j'avais été saisi par une idée relativement mince au début mais qui avait pris une ampleur ébouriffante en fin de journée. [...] Impossible de rendre compte de la passionnante aventure que ce fut, jour après jour, d'assaillir cette machine à écrire payante, d'y fourrer des pièces, de marteler le clavier comme un chimpanzé en délire, me ruant à l'étage supérieur pour faire de la monnaie, allant d'un rayon à l'autre, sortant des livres, les parcourant, inhalant le plus délicat des pollens, la poussière des livres, à en avoir des allergies à la littérature. Puis redescendant à toute allure, les rougeurs de l'amour aux joues, après avoir trouvé une citation ici, une autre là, à fourrer et coller dans mon mythe tout bourgeonnant. J'étais, tel le héros de Melville, la folie prise de folie. Pas moyen de m'arrêter. Je n'ai pas écrit *Fahrenheit 451*, j'ai été écrit par le sujet. Il y avait un flux d'énergie qui, de la page, passait à mes yeux et se répandait dans mon système nerveux pour ressortir par mes mains. La machine à écrire et moi étions des frères siamois, unis par le bout des doigts. [...]

Qu'y a-t-il eu à l'origine de mon inspiration ? Tout un réseau d'influences, c'est certain, qui m'a poussé à plonger tête la première dans ma machine à écrire pour refaire surface tout ruisselant d'hyperboles, de métaphores et de comparaisons sur le feu, l'imprimé et le papyrus.

Bien sûr. Il y avait Hitler et ses bûchers de livres dans l'Allemagne de 1934 ; les rumeurs sur Staline et ses semblables et leurs briquets à amadou. Plus, dans un passé lointain, les chasses aux sorcières de Salem en 1680, au cours desquelles ma lointaine aïeule Mary Bradbury échappa de justesse au bûcher. Mais il y avait surtout mon intérêt romantique pour les mythologies romaine, grecque et égyptienne, et cela dès l'âge de trois ans. [...] Aussi était-il inévitable que j'entende un jour parler des trois incendies de la bibliothèque d'Alexandrie, l'un volontaire, les deux autres par accident. J'avais alors neuf ans, et j'en ai pleuré. Car l'étrange gamin que j'étais fréquentait

déjà assidûment les célestes greniers et les caves hantées de la bibliothèque Carnegie à Waukegan, Illinois.

Et j'ai continué sur cette lancée. En quarante ans, j'ai probablement écrit plus de poèmes, essais, nouvelles, pièces de théâtre et romans sur les bibliothèques, les bibliothécaires et les écrivains que n'importe quel auteur contemporain. Des poèmes comme « Emily Dickinson, où êtes-vous ? La nuit dernière Herman Melville vous a appelée dans son sommeil ». Et un autre où je retrouve Emily et M. Poe pour parents.

[...] Finalement, ce que vous avez ici se réduit à l'histoire d'amour d'un écrivain avec les rayonnages de livres ; à l'histoire d'amour d'un homme malheureux, Montag, non pas avec la petite voisine, mais avec un paquet de livres. Quelle aventure ! »

« LE PLAISIR D'INCENDIER »

Note d'intention de l'équipe artistique : Pauline Thimonnier, Alexandre Plank, Quentin Sirjacq.

451, c'est le point d'auto-inflammation du papier en degrés Fahrenheit, soit 232,8° Celsius. Dans le monde imaginé par Ray Bradbury, un monde sûr, ignifugé, maîtrisé, purifié, le chiffre 451 est le signe de ralliement des pompiers. Il s'érige en symbole. Car dans ce monde, les pompiers n'éteignent plus les feux mais les déclenchent. Devenus exécuteurs pyromanes de la censure, c'est à cette température qu'ils regardent les livres partir en fumée.

Source d'inépuisables questions et polémiques, les livres sont interdits car ils détournent les esprits de la pensée unique, engagent les personnes qui les lisent à réfléchir, à s'interroger, à mettre le monde en équation. Ils font obstacle au bon fonctionnement d'une société sans trouble, sans heurt et sans discussion. Brûler les livres, faire la chasse à la pensée, devient alors la garantie du Bonheur pour tous.

Montag, pompier de son état, comme son père et son grand-père, est le pur produit de cette société. Depuis des années, il vit sans se poser de questions. Jusqu'à sa rencontre, un soir, avec sa voisine Clarisse qui lui demande s'il est heureux. Cette question si simple le laisse sans voix et fait germer dans son esprit une graine qui bientôt grandira : le doute. Le doute et sa cohorte de questions et de remises en cause de l'ordre établi dont il était, jusqu'alors, l'inflexible exécutant. Que lui manque-t-il pour être heureux ? C'est dans les livres qu'il cherchera la réponse à cette question.

Le parcours de Montag, son revirement, sa révolution, a guidé notre travail d'adaptation radiophonique et musicale. C'est un personnage qui lutte pour échapper au bonheur artificiel, au mensonge et à la manipulation que lui impose la société dans laquelle il vit. Et la lutte est effective car Montag est assailli par ce monde, il est en prise continue avec des sons, des slogans, des musiques et des discours, il n'a aucun champ libre pour vivre et penser par lui-même.

L'enjeu est sonore car il s'agit de rendre perceptible ce monde saturé d'injonctions, l'absence de répit, de repos, de rêverie et, en contrepoint, la quête de silence et de sens du personnage de Montag qui entreprend une course effrénée vers la liberté, quête seulement partagée par quelques rares individus. Pour faire exister cette lutte sur scène : sept comédiens, un quatuor à cordes, six musiciens improvisateurs, un *sound designer*, une bruiteuse pour un entrelacs de musique classique, de free jazz et de musique électronique.

Il y a un combat à mener, mais les combattants sont à armes inégales : une société contre un individu, et tout autour une guerre qui gronde et menace. Ce texte résonne puissamment à l'heure des dépendances numériques, du tout technologique, de l'*info* en continu, des *fake news* et autres communications tous azimuts. Le monde imaginé par Ray Bradbury, bien que fictionnel et extrémiste, a des ressemblances saisissantes avec notre réalité d'aujourd'hui. Relire ce roman, c'est aussi être pris de vertige. Vertige d'une pensée qui, au milieu des années 1950, nous alertait déjà des dérives possibles d'un monde technologique qui apporte de plus en plus de contrôle, d'une mondialisation qui flirte avec l'uniformisation... Un appel à la vigilance qui continue de se faire entendre, une résistance, un profond humanisme.

« LA RÉPONSE EST ÉVIDEMMENT NON »

Jacques Chambon, préface à *Fahrenheit 451* (Denoël, octobre 2000)

Aujourd'hui on ne brûle pas les livres. Ou plutôt on ne les brûle plus. Il arrive qu'on les interdise, et encore, rares sont les pays occidentaux où une censure officielle continue de s'exercer sur les œuvres de l'esprit.

Aujourd'hui, lorsqu'un livre gêne, on lance des tueurs contre son auteur ; on met à prix la tête d'un Salman Rushdie, coupable d'avoir écrit des *Versets sataniques* jugés incompatibles avec le respect dû au Coran par ceux qui s'en estiment les vrais gardiens et les vrais interprètes. Ou on porte plainte contre l'éditeur dans l'espoir d'obtenir que le livre ne soit plus en librairie et que ledit éditeur soit frappé de lourdes amendes ; les articles L 227-24 et R 624-2 du nouveau Code pénal autorisent n'importe quelle ligue de vertu à se lancer dans ce genre de procédure. Ou, dans l'éventualité d'un film considéré comme offensant, les soi-disant offensés font pression sur les pouvoirs publics pour que celui-ci soit retiré de l'affiche – cette pression pouvant aller dans les cas les plus extrêmes, celui de *La Dernière Tentation du Christ* de Martin Scorsese, par exemple, jusqu'à la mise à feu d'une salle de cinéma.

Mais le jour où un service organisé comme celui des pompiers incendiaires de Bradbury sera chargé de la destruction symbolique des livres au nom du caractère subversif de toute démarche créatrice – écriture aussi bien que lecture – paraît relever d'un futur bien lointain, voire parfaitement improbable.

Est-ce à dire que *Fahrenheit 451* fait partie de ces visions d'avenir qui, parce qu'elles n'ont pas été confirmées par l'Histoire, se trouvent frappées d'obsolescence ? La réponse est évidemment non.

D'abord lorsque le roman de Bradbury paraît en feuilleton en 1953, il relève de la littérature d'actualité – un sartrien dirait « engagée » – beaucoup plus que de la science-fiction. Ou plutôt, selon une démarche chère au genre, il projette dans le futur, en la radicalisant, en la grossissant de façon à lui donner valeur de cri d'alarme, une situation contemporaine particulièrement... brûlante. 1953, c'est en effet l'année où culmine aux États-Unis la psychose anti-communiste engendrée par la guerre de Corée et les premières explosions atomiques soviétiques et entretenue par divers hommes politiques, dont le plus connu, parce que le plus paranoïaque, et le plus remuant, reste le sénateur Joseph McCarthy : en juin, les époux Rosenberg, condamnés à mort depuis 1951 pour avoir prétendument livré des secrets atomiques au vice-consul soviétique à New-York, passent sur la chaise électrique – une

autre forme d'élimination par le feu. Mais ce n'est là que l'épisode le plus spectaculaire – vu son retentissement international – d'une « chasse aux sorcières » qui existait bien avant de prendre le nom de « maccarthysme ». Dès 1947, c'est-à-dire au lendemain de l'accession de Harry Truman à la Présidence, des commissions d'enquête étaient en place, bientôt aidées par les traditionnels dénonciateurs, pour débusquer « l'ennemi intérieur », communistes, sympathisants, voire libéraux jugés « trop libéraux » dans tous les secteurs d'activité : gouvernement et administration, bien sûr, mais aussi presse, éducation et industrie du loisir. C'est ainsi, pour s'en tenir au seul domaine culturel, qui touchait particulièrement Bradbury dans la mesure où il en faisait partie et y comptait déjà pas mal d'amis, que durant une demi-douzaine d'années, en gros jusqu'à ce que McCarthy soit désavoué par le Sénat en raison même de ses excès, nombre d'artistes – acteurs, scénaristes, réalisateurs de films – et d'intellectuels – écrivains, hommes de science, professeurs – furent privés de travail et parfois de liberté (Edward Dmytryk, Dalton Trumbo), mis à l'index (J.D. Salinger avec *L'Attrape-cœurs*), conduits à s'exiler (Charle Chaplin va s'installer en Suisse en 1952) ou à tout le moins sommés de prêter serment de loyauté envers leur pays.

Fahrenheit 451 n'est donc pas plus « dépassé » que ne le serait *1984* sous prétexte que l'année 1984 que nous avons connue n'a pas confirmé la vision qu'en avait George Orwell lorsqu'il écrivit son livre en 1948. Mieux : *Fahrenheit 451* a été écrit précisément pour que l'univers terrifiant qui s'y est imaginé ne devienne jamais réalité. Paradoxe ? Si l'on veut, si l'on obstine à penser que la fonction de l'anticipation est de prédire l'avenir. Mais avec le recul on peut affirmer que ce livre a constitué une partition de poids dans le concert de ceux qui dénonçaient les dérives fascistes de la Commission chargée des Activités anti-américaines et, plus tard, du maccarthysme – car bien entendu, ce n'était pas toute l'Amérique qui avait la hantise du communisme. En d'autres termes, l'histoire du pompier Montag ne fait pas seulement partie de l'Histoire, elle a contribué sinon à la faire du moins à la détourner de certaines de ses tentations les plus dangereuses. Et y contribue encore.

Deuxième raison de voir en *Fahrenheit 451* un livre qui nous parle encore et toujours de nous : son propos reste parfaitement pertinent ; il est même devenu de plus en plus pertinent au fil des ans, jusqu'à conférer à la fiction qui en est porteuse le statut d'une de ces fables intemporelles où l'Histoire peut venir régulièrement se mirer sans risque de graves distorsions. Certes, la télécommande, ce gadget clé de tout foyer à la page, en est absente : les murs-écrans de la maison de Montag s'activent et se désactivent à l'aide d'un interrupteur encastré dans une cloison. Certes, le sida ne vient pas

apporter sa sinistre contribution aux menaces ambiantes : nous sommes projetés dans un monde (peut-être encore plus inquiétant) où le sexe, et à plus forte raison l'amour, semblent choses terriblement anciennes et oubliées. Mais pour le reste... Il y est question de guerre larvée entre grandes puissances, de course aux armements, de peur du nucléaire, de la coupure de l'homme d'avec ses racines naturelles, de la violence comme exutoire au mal de vivre, de banlieues anonymes, de délinquance, des liens problématiques entre progrès et bonheur, c'est-à-dire de ce qui compte parmi les grandes préoccupations de cette fin de siècle.

Il y est aussi et surtout question de l'impérialisme des médias, du grand décervelage auquel procèdent la publicité, les jeux, les feuilletons, les « informations » télévisés. Car, comme le dit ailleurs Bradbury, « il y a plus d'une façon de brûler un livre », l'une d'elles, peut-être la plus radicale, étant de rendre les gens incapables de lire par atrophie de tout intérêt pour la chose littéraire, paresse mentale ou simple désinformation.

Pauline Thimonnier

ADAPTATRICE

Après un double cursus universitaire en lettres modernes et arts du spectacle/théâtre, Pauline Thimonnier intègre la section « Dramaturgie » de l'École nationale supérieure du Théâtre national de Strasbourg de 2005 à 2008. Chargée de cours en Études théâtrales, elle enseigne à l'Université Paris 7-Diderot (2009-2011) et à l'Université Paris 3-Sorbonne nouvelle (2009-2015). Explorant la dramaturgie sous toutes ses formes, elle collabore avec de nombreuses compagnies de théâtre, de théâtre d'objets et de marionnettes. Pour les Fictions de France Culture, elle adapte et écrit des textes, ajoutant ainsi le média radiophonique à ses chantiers dramaturgiques.

Alexandre Plank

RÉALISATEUR

Alexandre Plank a étudié la philosophie à l'Université du Bauhaus de Weimar et la dramaturgie à l'École supérieure du Théâtre national de Strasbourg. Il travaille pour France Culture depuis 2010. Il y réalise des fictions et des documentaires. Il a créé pour la chaîne des séries d'émissions de créations radiophoniques et musicales telles que *Pop Fiction* ou *Radiodrama*. Il obtient le Prix Italia et le Grand Prix Radio de la SGDL en 2016 pour *Le Chagrin (Julie et Vincent)* ré-

alisé avec Caroline Guiela Nguyen et Antoine Richard et le Prix de la fiction francophone 2018 pour *Demain s'ouvre au pied-de-biche*, réalisé avec des lycéens de Douarnenez. Alexandre Plank travaille également avec la RTBF, la RTS et Deutschlandfunk Kultur et a traduit vers l'allemand des œuvres de Michel Serres, Jacques Derrida, Paul Virilio, Bernard Stiegler et Régis Debray.

Quentin Sirjacq

COMPOSITEUR

Quentin Sirjacq est un pianiste et compositeur français né à Paris en 1978. Après des séjours en Hollande (Conservatoire royal de La Haye) et aux États-Unis (Mills College d'Oakland) pour ses études, il a publié ces dix dernières années quatre albums solos et quatre albums en duo avec Dakota Suite, en collaboration avec le label japonais Schole. Il joue régulièrement au Japon et à travers l'Europe. Compositeur, il a travaillé pour le cinéma (Marion Vernoux, Jean-Pierre Améris, Julien Abraham), le théâtre (Bruno Bayen, Christian Schiarretti, Rebecca Zlotowski), la danse (Daniel Larrieu) et la radio (avec les réalisateurs Jacques Taroni, Marguerite Gateau, Alexandre Plank...). En 2019, il publie un nouvel album solo intitulé *Companion* et signe la musique originale de deux films (*Mon Frère* et *Made in China*) réalisés par Julien Abraham.

Quatuor Ellipse

Le Quatuor Ellipse est né de l'amitié liant quatre musiciens de l'Orchestre National de France. Il est lauréat de plusieurs concours dont le Concours international de quatuor à cordes de Bordeaux, et se produit dans de nombreux festivals en France (Bordeaux, Cunault, Toulouse, Festival de Radio France Montpellier...) et à l'étranger (Venise, Chine). L'orchestre a marqué de son empreinte le Quatuor Ellipse. Sans cesse nourris de leurs expériences musicales avec de grands chefs (Bernard Haitink, Kurt Masur, Seiji Ozawa, Emmanuel Krivine, Daniele Gatti, Valery Gergiev, Riccardo Muti, David Zinman, Semyon Bychkov...) et baignés dans le son de l'orchestre, les membres du Quatuor Ellipse abordent tous les types de répertoire, avec un goût certain pour la musique française. Ils participent à des projets tels que les concerts-fictions de France Culture ou jouent au côté de David Krakauer, clarinettiste de musique klezmer.

Anthony Capelli

SOUND DESIGNER

Musicien et compositeur, Anthony Capelli est diplômé de l'école de batterie Dante Agostini et du Conservatoire de Lyon en composition associée aux nouvelles technologies. Il développe un univers musical en

lien avec la construction de systèmes électroniques, de synthétiseurs modulaires et d'objets sonores recyclés. Depuis 2011, il compose des pièces radiophoniques au sein des Fictions de France Culture. En 2018, il joue dans *Les Batteurs* d'Adrien Béal, et compose la bande-son de la pièce *Les Ondes magnétiques* de David Lescot.



LES AVENTURES DE TINTIN CONTINUENT SUR FRANCE CULTURE AVEC LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET MOULINSART ET LA PARTICIPATION DE L'ORCHESTRE NATIONAL DE FRANCE



DU 22 AU 26 AVRIL 2019

LE TEMPLE DU SOLEIL

À 20H30

UNE COLLECTION DE
5 FEUILLETONS RADIOPHONIQUES
À ÉCOUTER SANS MODÉRATION !

© Hergé/Moulinart 2019



radiofrance

PRÉSIDENTE-DIRECTRICE GÉNÉRALE DE RADIO FRANCE SIBYLE VEIL

FRANCE CULTURE

DIRECTRICE DE FRANCE CULTURE SANDRINE TREINER
CONSEILLÈRE DE PROGRAMME POUR LA FICTION BLANDINE MASSON
ADMINISTRATEUR DE LA FICTION STÉPHANE SPADA
COORDINATION CAROLINE OUAZANA
CHARGÉ DE PRODUCTION VIVIEN DEMEYÈRE

ÉQUIPE TECHNIQUE

PRISE DE SON, MONTAGE, MIXAGE PIERRE MONTEIL, MATHIEU TOUREN
SONORISATION ROMAIN LENOIR, STÉPHANE THOUVENIN
OPÉRATEURS PLATEAU EMMANUEL ARMAING, ANTOINE HESPEL

DIRECTION DE LA MUSIQUE ET DE LA CRÉATION

DIRECTEUR MICHEL ORIER
DIRECTRICE ADJOINTE FRANÇOISE DEMARIA
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DENIS BRETIN

PROGRAMME DE SALLE

COORDINATION ÉDITORIALE CAMILLE GRABOWSKI
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION CHRISTIAN WASSELIN
RÉALISATION PHILIPPE PAUL LOUMIET
GRAPHISME HIND MEZIANE-MAVOUNGOU

ILLUSTRATION COUVERTURE : FAHRENHEIT 451 / PHOTO : GETTY IMAGES

IMPRESSION REPROGRAPHIE RADIO FRANCE

**PROCHAIN CONCERT-FICTION EN PUBLIC
AU STUDIO 104 DE LA MAISON DE LA RADIO
LES 2 ET 3 MAI 2019**

GATSBY LE MAGNIFIQUE

de Francis Scott Fitzgerald



© Christophe Raynaud de Lage-Festival d'Avignon

**INFOS ET RÉSERVATION
MAISONDELARADIO.FR
0156401516**

SOFIANE ZERMANI (Fianso) dans le rôle de Gatsby
REBECCA MARDER de la Comédie-Française
dans le rôle de Daisy
PASCAL RÉNÉRIC dans le rôle de Nick

et les musiciens :
LE QUATUOR ZAÏDE, SHEMS BENDALI, ISSAM KRIMI

ALEXANDRE PLANK réalisation
ISSAM KRIMI musique originale
PAULINE THIMONNIER adaptation

Reprise de la création de France Culture au Festival d'Avignon 2018
dans la cour du musée Calvet